

LES POPULATIONS DES NOUVELLES-HÉBRIDES ET LEUR CIVILISATION

par

E. AUBERT DE LA RUE

Au cours d'une précédente étude, parue dans *La Terre et la Vie*¹, j'ai décrit les types de végétation des Nouvelles-Hébrides et donné auparavant une brève description de l'archipel. Voici maintenant un aperçu des populations si curieuses et pittoresques qui peuplent ces îles.

Les indigènes néo-hébridais appartiennent à la race mélanésienne. Ce sont donc des Noirs, mais qui diffèrent sensiblement de leurs congénères africains. Dans l'ensemble, ils sont un peu moins foncés et ont des cheveux laineux plutôt que crépus. Leurs lèvres sont généralement moins épaisses et leur nez moins épaté. On a l'habitude, pour désigner ces indigènes et ceux des archipels voisins (Nouvelle-Calédonie, Loyalty, Salomon), de se servir du terme de Canaque, assez vague et qui ne signifie en somme pas grand chose, car il dérive simplement du mot hawaïen « Kanaka », voulant dire « homme ».

Il est assez difficile de décrire le type du Canaque néo-hébridais, car ces insulaires présentent entre eux des différences ethniques très sensibles. Ces différences ne s'observent pas seulement d'une île à l'autre, mais à l'intérieur

d'une même île et dans un même village. Cette grande diversité de type tient à des influences étrangères, les unes papoues, les autres polynésiennes. Les premières se manifestent par un nez arqué et des lèvres minces, comme on peut en observer chez certains habitants de Tanna, d'Ambrym et de Malekula. Les apports polynésiens se traduisent par une teinte plus claire, des cheveux plus lisses et surtout par le langage qui, dans certains cas, offre une similitude frappante avec celui parlé à Tahiti. Ces caractères sont assez nets chez les insulaires d'Aoba, de Mele et de Futuna, pour ne citer que ces quelques îles. Les parties de l'archipel les plus typiquement mélanésiennes paraissent être Eromanga, Tongoa et Paama ainsi qu'Épi.

On ne peut manquer d'être frappé, lorsqu'on circule à travers l'archipel, de la physionomie véritablement hideuse et de l'aspect terrifiant de certains indigènes, au prognathisme extrêmement accentué, au corps étrangement velu. Il n'est pas rare, non plus, d'en rencontrer qui frappent par la beauté et la finesse de leurs traits. Les femmes, légèrement plus claires que les hommes, ne sont pas belles dans l'ensemble, mais il est des exceptions, en particulier chez les Sakau du Nord-Ouest de Santo où

1. E. Aubert de La Rue. Les divers aspects de la végétation néo-hébridaise. *La Terre et la Vie*, N° 2, mars-avril 1937.

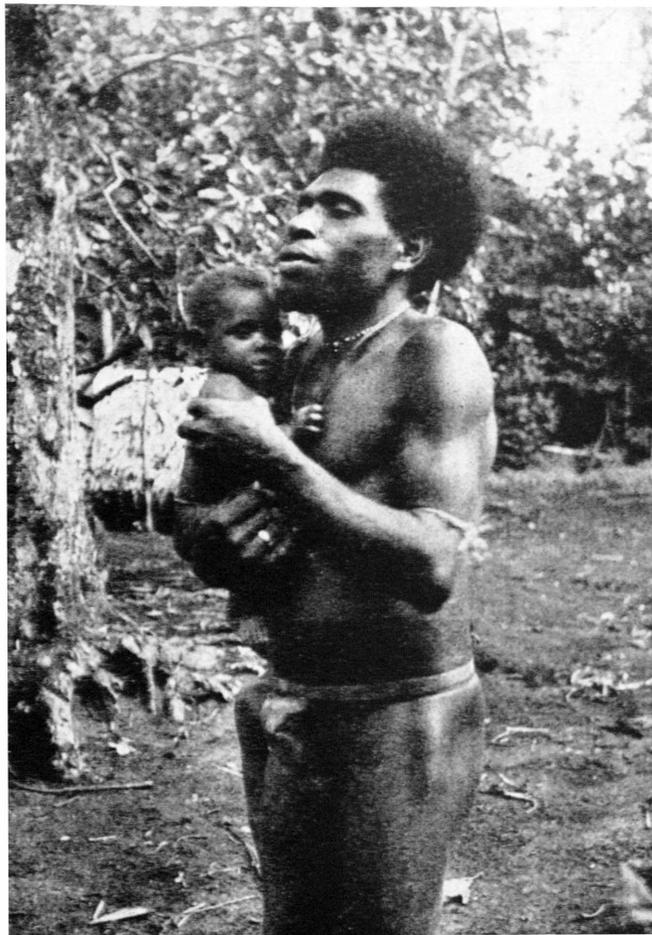


FIG. 1. — Type d'indigène des montagnes d'Ambrym.

l'on en trouve de très gracieuses et fort jolies.

Les cas d'albinisme sont relativement fréquents chez les Canaques néo-hébridais, mais ce qui est plus curieux encore et en même temps d'un très agréable effet, c'est de voir des indigènes parfaitement normaux, bruns de peau et les yeux noirs, ayant le duvet et les cheveux absolument blonds naturellement. Cela se produit assez souvent chez les enfants, mais je l'ai noté aussi chez des adultes, qu'il ne faut d'ailleurs pas confondre avec d'autres, ayant l'habitude

de se blondir artificiellement les cheveux, coutume très répandue dans quelques îles.

On rencontre des individus vigoureux, bien proportionnés, de haute stature, en assez grand nombre même à Paama et Ambrym, mais dans l'ensemble, les Canaques, avec leurs jambes courtes et grêles, sont plutôt malingres.

Certains récits de voyage, d'une aimable fantaisie, représentant l'archipel sous un jour assez différent de la réalité, nous montrent les Canaques comme des brutes sanguinaires, affamés de

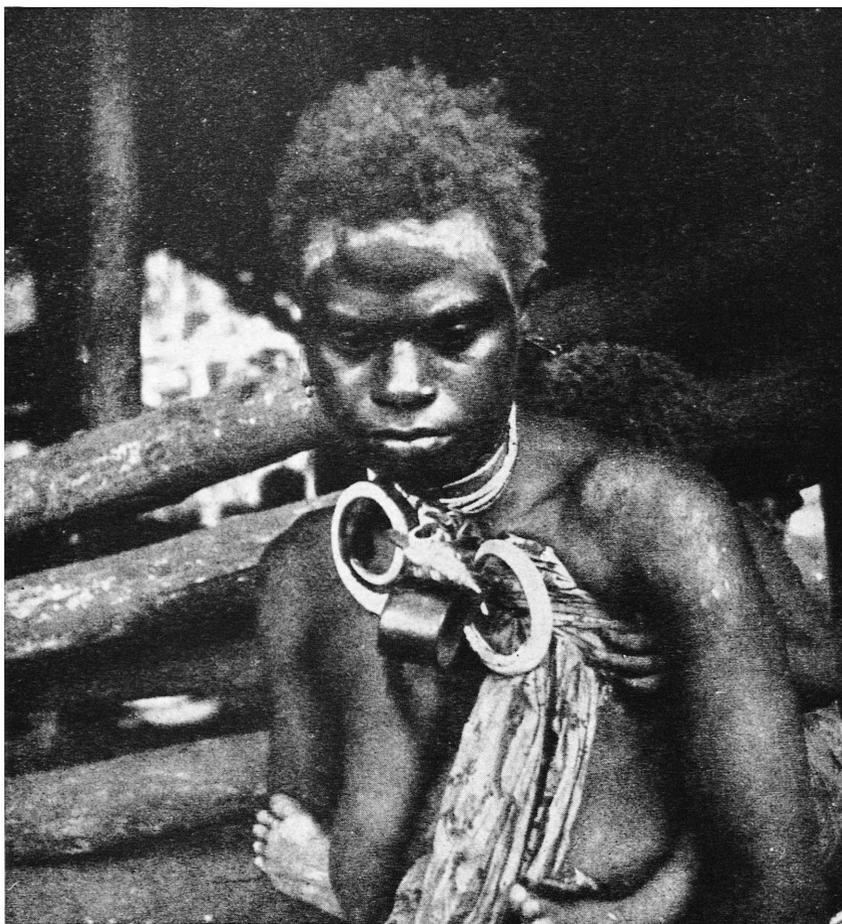


FIG. 2. — Une veuve d'Ambrym portant au cou, en signe de deuil, le bracelet d'écaille et les diverses parures de son mari.

chair humaine, hostiles à l'Européen et vivant en pleine sauvagerie. On les place volontiers au dernier échelon de l'humanité en ne leur ménageant pas les épithètes les plus malveillantes. Telle n'est pas l'opinion que je conserve d'eux. J'ai vécu, seul avec ma femme, de longs mois parmi ces indigènes, dans leurs villages, au cœur des îles où sont les populations les plus primitives et les plus intéressantes, n'ayant guère de contacts avec les colons établis au bord de la mer. N'ayant d'autre escorte que quelques porteurs engagés sur place,

nous avons pu circuler sans risque à travers tout le pays, en entretenant en somme toujours d'excellents rapports avec tous ces « Bushmen », comme on a coutume d'appeler les habitants des montagnes, pour les distinguer de ceux du littoral, ou « Men Salt Water », ce qui signifie « Homme de l'Eau Salée ». Les premiers ont toute ma sympathie et je souhaite qu'ils demeurent longtemps encore tels qu'ils sont, tout en redoutant que l'influence de notre civilisation, au contact de laquelle les populations côtières, commençant malheu-

reusement à évoluer d'une façon si fâcheuse, ne les gagne à leur tour avant qu'ils ne disparaissent complètement.

Les Canaques sont extrêmement superstitieux, méfiants et vindicatifs. Très fiers, mais sans arrogance, ils ne sont nullement obséquieux. Ils n'ont ni la haine, ni le mépris du Blanc tant que celui-ci agit correctement à leur égard. Ils ne manifestent cependant le plus souvent aucune marque de politesse, lorsqu'ils vous rencontrent, même s'ils vous connaissent, à moins que l'on entre dans un de leurs villages ; dans ce cas les hommes viennent vous serrer la main et s'empressent d'écarter les chiens qui s'ameutent autour de vous. Sans être très serviables, ni très complaisants, ils sont cependant capables de dévouement et aussi de certaines attentions. Ainsi, quand on chemine en forêt derrière eux, ils vous signalent toujours la présence d'un obstacle, une branche, une racine ou une liane placée en travers du sentier par exemple, en frappant dessus un petit coup de leur coupe-coupe qu'ils ne quittent jamais, afin que vous l'évitiez. Ces indigènes, ombrageux, sont plutôt renfermés, peu communicatifs et d'une grande susceptibilité. Sous des dehors assez réservés, ce sont cependant, comme tous les primitifs, de grands enfants. Ils ont le sens de la propriété poussé à un très haut degré et sont en général respectueux des biens d'autrui, les hommes n'osant même pas disposer, dans certains cas, de ce qui appartient à leur femme ou à leurs enfants. Je n'ai personnellement jamais eu à me plaindre du moindre vol de leur part et cependant combien de fois n'ai-je pas laissé mon campement sans surveillance, souvent en plein milieu de leur village. Leur curiosité par contre est grande. Avec un parfait sang-ne, mais très naïvement, ils tournent autour de votre tente, palpant tous les objets, nouveaux pour eux, exposés à

leur vue. Comme ils sont accueillants, vous laissez pénétrer sans difficulté dans leur cases et les examiner tout à loisir, on aurait certes mauvaise grâce à se formaliser de leur curiosité parfois un peu encombrante. Le Canaque consent rarement à rendre un service, si minime soit-il, d'une façon désintéressée. Il n'est guère donnant non plus, mais, en échange, sait fort bien demander lorsqu'il a envie de quelque chose. La propreté n'est pas sa qualité dominante, sur lui du moins, car il se montre au contraire assez délicat en ce qui concerne sa nourriture et l'intérieur de sa case est souvent assez bien tenu. Il faut reconnaître, d'autre part, qu'il est méticuleux et plutôt économe. Il est rare, quand il reçoit de l'argent, qu'il s'empresse de le dépenser intégralement aussitôt, en achetant n'importe quel objet plus ou moins inutile, comme je l'ai souvent vu faire ailleurs. Il sait parfaitement ce qu'il désire quand il se rend dans un comptoir, mais prudent et très méfiant, restera des heures entières dans la boutique, faisant semblant d'hésiter et marchandant beaucoup avant de se décider.

Dans l'ensemble, tous ces indigènes ne m'ont pas produit l'impression d'avoir un tempérament très belliqueux. Le courage, en tout cas, n'est pas une de leurs vertus principales et ils lui préfèrent la ruse quand ils ont une querelle à régler avec leurs voisins.

La femme travaille beaucoup et se trouve exclue de certaines cérémonies, mais elle n'est cependant pas maltraitée et jouit même, dans bien des cas, d'une certaine autorité. L'affection que témoignent les parents pour leurs enfants, celle des hommes tout spécialement, m'a toujours vivement frappé.

La population autochtone des Nouvelles-Hébrides, très peu nombreuse, est inférieure à 40.000 habitants et diminue rapidement. Le chiffre se rap-

prochant actuellement le plus de la réalité paraît être celui de 39.000 habitants. La population était, sans aucun doute, beaucoup plus considérable autrefois, comme en témoignent les vestiges d'an-

un fait est certain, c'est qu'il s'est précipité depuis lors, c'est-à-dire depuis une centaine d'années.

Pour expliquer cette dépopulation, on invoque parfois le manque d'hygiène

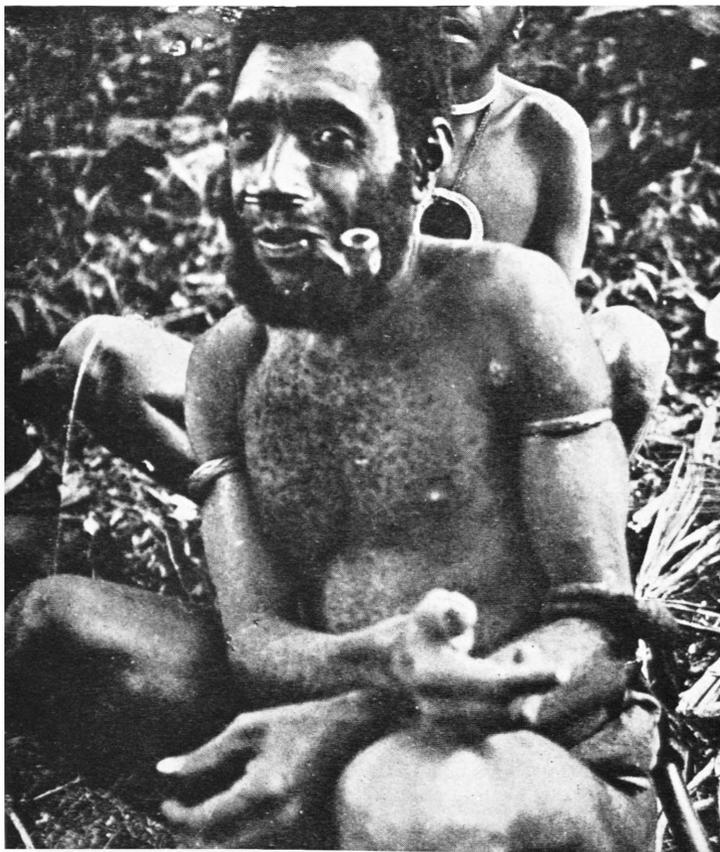


FIG. 3. — Indigène du centre de Malekula (Vallée de la Pangkumu).

ciens villages que l'on peut observer un peu partout. Ce dépeuplement n'est pas un fait particulier à l'archipel. Sauf de rares exceptions, il est général dans toute l'Océanie et ses causes sont nombreuses et complexes. Il est difficile de dire si, comme l'admettent certains auteurs, ce phénomène a débuté avant l'arrivée des premiers Européens. En ce qui concerne les Nouvelles-Hébrides,

des indigènes, argument de peu de valeur, car il en a toujours été ainsi par le passé. On ne saurait incriminer non plus les guerres et l'anthropophagie qui ont toujours été, plus fréquentes même autrefois que maintenant et qui, somme toute, ne font qu'un très petit nombre de victimes. L'alcoolisme, introduit par les Blancs, est souvent accusé aussi, mais il ne faut pas exagérer ses méfaits,

d'autant plus que les populations de l'intérieur, ayant peu de contact avec les Européens, ne font guère usage d'alcool et disparaissent cependant tout aussi vite. De toutes façons, il est maintenant interdit, en principe du moins, de vendre le moindre alcool aux indigènes.

La traite des Canaques a eu certainement un rôle important dans le dépeuplement de ces îles. Entre 1860 et 1890 de véritables raffles furent en effet effectuées par les recruteurs afin de procurer aux exploitations agricoles du Queensland, des Fidji, de Nouvelle-Calédonie et même de contrées beaucoup plus lointaines, la main-d'œuvre nécessaire.

Les Européens, en colonisant ces îles, y ont introduit diverses maladies, telles que la grippe, la rougeole, la dysenterie et la tuberculose, qui déciment périodiquement la population. En visitant les mêmes régions à un an d'intervalle, j'ai été frappé de voir, dans certains villages, combien grand était le nombre des indigènes morts entre temps. L'une des conséquences les plus regrettables de notre civilisation vis-à-vis de ces peuplades primitives a été l'usage du vêtement. Dans ces îles au climat chaud, humide et pluvieux, les Canaques, avant notre arrivée, vivaient nus ou presque et ne s'en portaient pas plus mal, bien au contraire. La pluie notamment, en glissant sur leur peau huileuse, ne les mouillait guère. Les missionnaires ont obligé les insulaires soumis à leur influence à se vêtir et à rester habillés en toutes circonstances, mesure fort agréable aux commerçants qui se sont empressés de leur vendre des tissus et des costumes européens. Les défroques crasseuses dont sont maintenant affublés nombre de Canaques, ne les rendent pas seulement grotesques, elles sont surtout parfaitement anti-hygiéniques. Conservant leurs vêtements sous la pluie, pour traverser une rivière, aller

à la pêche, pour se baigner même, ils ne les font pas sécher ensuite et malgré la douceur de la température se refroidissent facilement dès que souffle la moindre brise. Comme ils sont déjà très sensibles des bronches, le nombre de ceux qui sont ensuite victimes de pneumonies est considérable.

La faculté, vraiment étonnante, qu'ont les Canaques de se laisser en quelque sorte mourir par autosuggestion, l'avortement aussi, coutume fort répandue actuellement, dont les causes et les méthodes seraient intéressantes à étudier, accélèrent, dans une certaine mesure, leur disparition.

La répartition de la population présente de curieuses modalités. En général, les grandes îles sont proportionnellement les moins peuplées. Les plus favorisées ont de 3.000 à 8.000 habitants (Malekula), mais d'autres, celles précisément où les colons et les missionnaires se sont installés en premier lieu, comme Aneitium, Eromanga, Efate, Epi et Vanua Lava, en ont quelques centaines à peine. A peu près partout, le nombre des femmes est nettement inférieur à celui des hommes et la proportion des enfants est très réduite. L'exemple d'Eromanga et d'Aneitium est à cet égard particulièrement significatif; dans quelques décades, très probablement, ces deux îles seront vides de toute humanité.

Les Néo-Hébridais sont avant tout des terriens et tournent la plupart le dos à la mer. L'intérieur des îles semblent avoir été jadis beaucoup plus peuplé que la périphérie. Les populations montagnardes continuent à dominer à Santo, Malekula, Ambrym, Pentecôte et Tanna, dont les habitants demeurent très primitifs. Ailleurs, les indigènes ont déserté progressivement l'intérieur du pays, qui est maintenant absolument vide dans bien des cas, et se sont groupés le long du littoral, où ils changent ra-

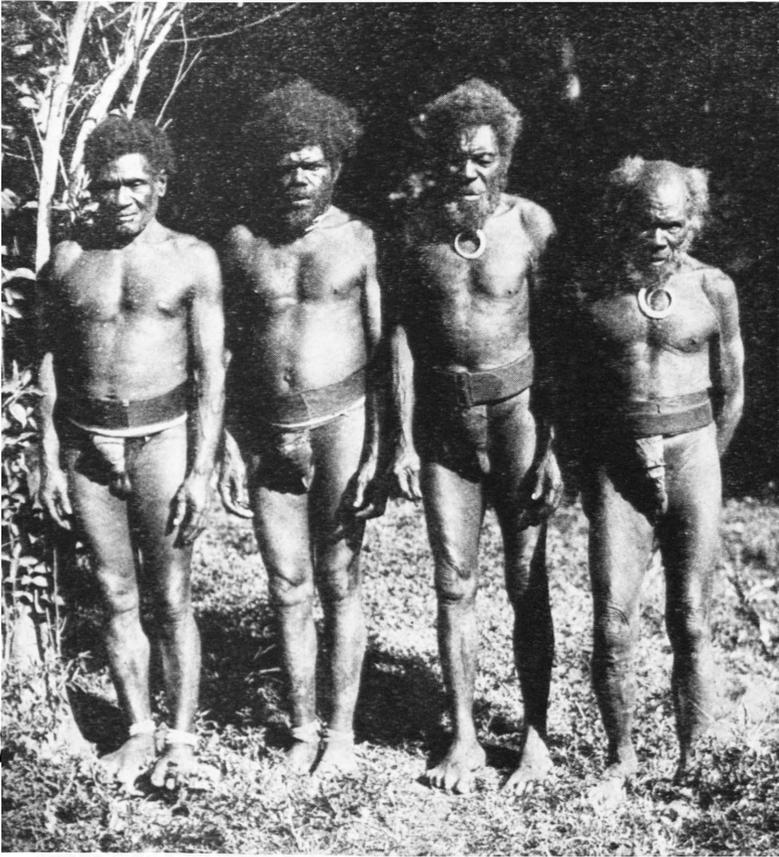


FIG. 4. — Canaques d'Ambrym portant le namba et la ceinture d'écorce.

pidement au contact des navires de passage et des Européens établis à proximité de leurs villages, renonçant à leurs usages et à leurs traditions.

On trouve, à proximité des côtes inhabitées de quelques grandes îles, de petits îlots qui eux sont relativement très peuplés. Laman, en face d'Épi, Mele, Fila et Erakor, en bordure d'Efate, en sont des exemples. Les indigènes ont cherché ici, semble-t-il, à fuir surtout la grande terre très impaludée et malsaine, où ils se rendent simplement pendant la journée pour aller à leurs cultures. Dans le cas des îlots entourant l'île Malekula, tels que Tomman, Uri, Rano, Wala, Atchin et Vao,

les Canaques, qui habitaient autrefois la côte voisine, les ont choisis dans un but de sécurité, afin de se mettre à l'abri des incursions des Bushmen de l'intérieur.

La civilisation des insulaires néo-hébridais est certainement moins rudimentaire qu'on ne le croit habituellement. Ces indigènes ont, comme ceux de toutes les sociétés mélanésiennes, une organisation sociale très complexe qui nous est encore assez imparfaitement connue et leur culture matérielle est extrêmement intéressante à étudier. Ils ont ignoré, comme tous les Océaniens, l'emploi des métaux, mais ont su admirablement tirer parti des ressources végétales

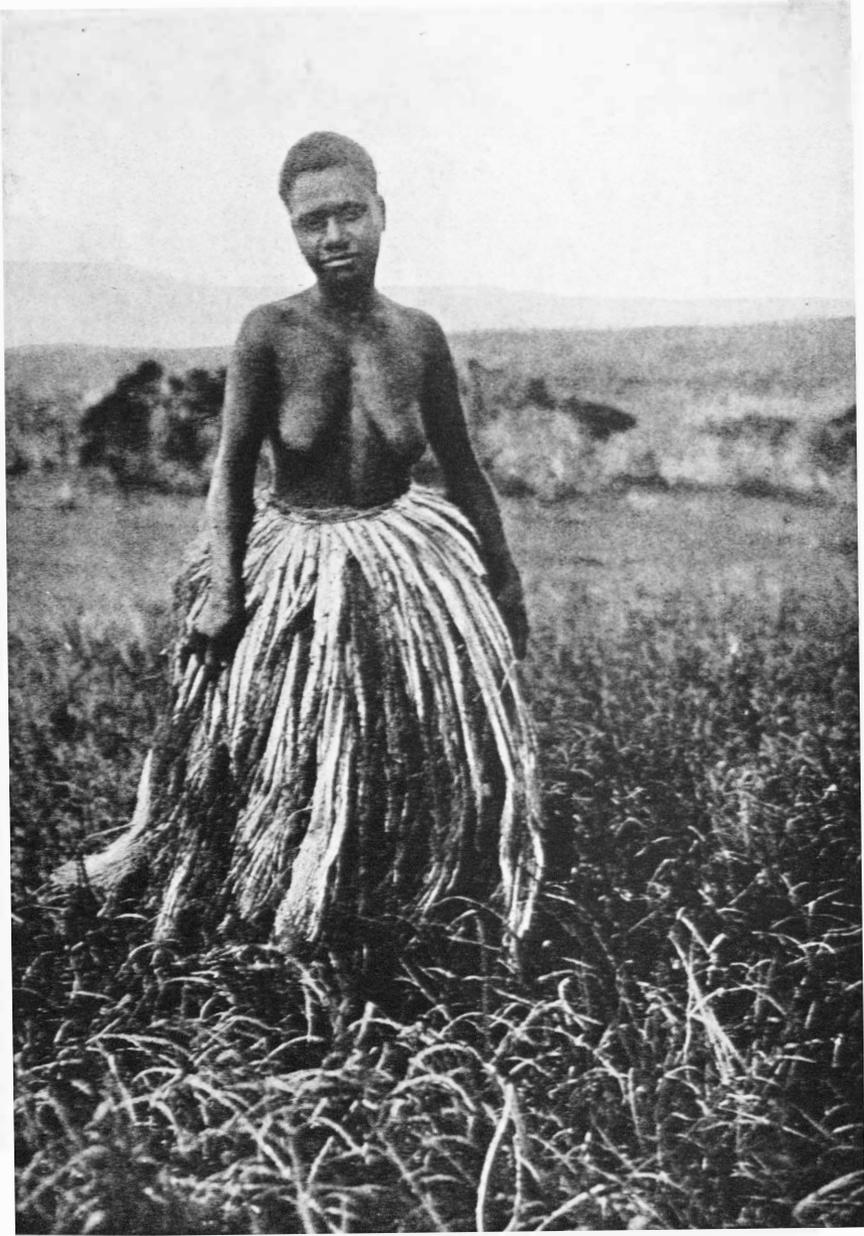


FIG. 5. — Femme de l'île Eromanga, vêtue du nomplat, jupe en feuilles de Pandanus.



FIG. 6. — Jeune fille de Tanna portant un petit tablier en fibres.

très variées que la nature a mis à leur disposition.

Chaque île de l'archipel a, non seulement au point de vue physique, sa physionomie propre, mais possède également une individualité bien marquée dans les différents domaines ethnique,

tance, entre des populations voisines, comme d'Aoba à Maevo et au nord de Pentecôte, de Malekula à Ambrym et au sud de Pentecôte, d'Efate à Tongoa, pour ne citer que ces quelques exemples. Le plus souvent, autrefois, l'existence de l'indigène des montagnes s'écoulait dans



FIG. 7. — Village dans les montagnes d'Ambrym.
Les cases sont en bambou et en feuilles de cocotier.

linguistique et culturel. Ceci tient au fait que tous ces insulaires n'ont jamais fait partie d'un état, mais ont évolué en petits groupements séparés, le plus souvent hostile les uns aux autres.

Les Canaques, avec leurs légères pirogues à balancier, inférieures à celles des Polynésiens, sont de piètres navigateurs; aussi les relations d'îles à îles étaient-elles peu fréquentes. Elles ont existé cependant et ont permis certains échanges commerciaux, de faible impor-

un rayon extrêmement restreint, d'une quinzaine de kilomètres tout au plus, dans bien des cas. Il en est encore assez fréquemment ainsi de nos jours, exception faite pour ceux qui viennent recruter les colons afin de travailler sur leurs plantations et j'ai maintes fois constaté, lorsqu'il arrivait à un indigène m'accompagnant, de s'écarter quelque peu de son village, sans quitter son île bien entendu, de se trouver complètement dépaycé et désorienté, dans l'incapa-



Fig. 8. — Un gamal ou maison commune réservée aux hommes à Laldaa (Ile Pentecôte).
Tout autour sont plantés de grands Cycas.

cité presque de comprendre la langue de ses voisins, exactement comme s'il était transplanté à des centaines de kilomètres de chez lui.

Les agglomérations indigènes ne sont jamais bien importantes. Ce sont toujours de simples villages, fort petits parfois et réunissant simplement quelques cases. Celles-ci, disposées sans ordre apparent, peuvent être assez rapprochées. Le village canaque cependant est souvent dispersé et comprend alors un certain nombre de petits groupes d'habitations, même des cases isolées, assez distants les uns des autres. L'ensemble

de l'agglomération porte un nom, mais chaque point habité possède en outre une appellation propre.

Il y a dans les montagnes de Santo des villages jusqu'à près de mille mètres d'altitude, mais partout ailleurs je n'en ai pour ainsi dire jamais rencontré au-dessus de 600 m. et le plus souvent ils se tiennent même assez au-dessous de cette limite, sans doute en raison du manque d'eau, les sources, les torrents et les cours d'eau permanents faisant défaut sur les hauteurs et aussi à cause du climat, nettement plus frais dans les montagnes et moins favorable aux cul-

tures tropicales, en particulier à celle du cocotier, si précieux aux indigènes.

Les villages du littoral, peu visibles du large, car ils sont généralement enfouis dans la verdure, sont situés sur la plate-forme côtière, plus ou moins étroite et souvent interrompue, qui s'étend autour de la plupart des îles, à l'exception des très récentes, telles qu'Ambrym et Aoba. Les villages de l'intérieur sont adossés au flanc de la montagne ou occupent un éperon entouré de ravins et facile à défendre. A Nguna, petite île très pittoresque au Nord d'Efate, les agglomérations étaient autrefois protégées par d'énormes murs en blocs de lave. Ils forment un système de défense extrêmement compliqué et leur construction a dû demander un travail considérable, étant donné les dimensions des blocs employés. On trouve, chez les Big Nambas du Nord-Ouest de Malekula, des villages protégés par des palissades de bambou, dont les ruelles sont disposées en labyrinthe, afin qu'un ennemi, s'il parvient à y pénétrer, ne puisse s'en échapper.

Dans un grand nombre de régions, les villages et les cases isolées sont entourés d'un petit mur, fait de blocs de lave ou de corail, quelquefois aussi de pieux juxtaposés, peu élevé, simplement destiné à empêcher les cochons domestiques de s'enfuir dans la brousse. Ces murs de pierre, plus ou moins bien conservés, permettent de retrouver facilement l'emplacement des lieux qui furent habités.

Le type de la case varie considérablement à travers l'archipel, mais elle est toujours de forme rectangulaire ou oblongue, jamais conique comme en Nouvelle-Calédonie. On en voit de très sommaires, minuscules et fort basses, notamment dans certaines régions de Pentecôte, d'Ambrym et de Malekula, et d'autres, immenses et spacieuses, telles certaines constructions de Vanua

Lava, d'Aoba, d'Efate et d'Eromanga, qui dénotent une réelle ingéniosité de la part de ceux qui les ont construites. La case sur pilotis est inconnue aux Nouvelles-Hébrides, du moins en tant qu'habitation, car dans beaucoup de villages de Santo et de Malekula on trouve de petits abris surélevés, servant de greniers à provision. Aux îles Banks toutefois, à Vanua Lava en particulier, j'ai eu l'occasion de visiter de très belles cases construites, comme il arrive fréquemment en Polynésie, sur une plate-forme de pierre, d'une hauteur de 50 centimètres en moyenne et qui déborde tout autour de la maison.

La plupart des cases ont une seule issue, ouverte, en règle générale, sur l'un des petits côtés. A Efate, Nguna et dans les autres petites îles du voisinage pourtant, la porte est pratiquée dans l'une des faces principales. Habituellement, l'ouverture est assez basse et sa hauteur se trouve encore réduite par un seuil relativement élevé destiné à en interdire l'accès aux cochons, fort nombreux dans tous les villages, où des abris spéciaux leur sont généralement installés.

La véritable case indigène n'a pas de fenêtre et quand on en rencontre, surtout dans les villages côtiers, on peut être certain qu'il s'agit d'une influence européenne, reconnaissable d'ailleurs à d'autres détails, tels que leur forme et la nature des matériaux employés. J'ai relevé une seule exception à cette règle, dans quelques villages du Sud-Est de Pentecôte, où les cases, munies à l'entrée d'un curieux vestibule où l'on entrepose le bois, possèdent de chaque côté de la toiture un petit panneau mobile, que l'on peut faire glisser du dedans et servant plus, semble-t-il, à aérer l'intérieur très enfumé qu'à l'éclairer.

Les Canaques semi-civilisés du littoral utilisent de plus en plus, pour construire leur demeure, des planches provenant de vieilles caisses et des tôles

usagées. Indépendamment du pittoresque, qui ne gagne rien à cette transformation, on peut déplorer de voir substituer à des cases souvent très esthétiques, en matériaux du pays, solides et parfaitement adaptées au climat, des cabanes disgracieuses, que le moindre rayon de soleil transforme en de véri-

mier d'ivoire, à peu près imputrescibles et qui ont l'avantage de durer de longues années. Aux îles Banks, les troncs des fougères arborescentes, débités en planche, sont utilisés pour faire les côtés des cases. On les sculpte également et ils servent alors à décorer la façade.

Il y a lieu de distinguer de la case



FIG. 9. — Big Namba du Nord-Ouest de Malekula, devant un grenier à ignames, construit sur pilotis.

tables fournaises et menacées d'être renversées au premier cyclone.

Dans les îles du Sud, la case est en général entièrement faite à l'aide de grands roseaux. Bien souvent les côtés latéraux sont absents et la toiture descend jusqu'à terre. Dans le centre du groupe, spécialement à Santo et Ambrym, on utilise de préférence le bambou, les tiges étant disposées tantôt horizontalement et superposées, tantôt plantées verticalement. Dans ce cas, la toiture est en feuille de cocotier ou, s'il en existe aux alentours, en feuilles de pal-

ordinaire, appelée *iuma*, *iomo* ou *niuma* à Epi, *ual* ou *im* à Pentecôte, *im* également à Ambrym, *nimo* à Eromanga, la maison commune, dont les dimensions sont en général beaucoup plus importantes et qui est exclusivement réservée aux hommes. C'est le *siman lo* d'Eromanga et le *gamal* des autres îles, qui marque réellement le centre du village. A l'inverse des simples cases, la maison commune, de forme extrêmement allongée parfois, en particulier à Santo et Pentecôte, possède souvent une issue à chacune de ses extrémités.



Fig. 10. — Groupe d'indigènes revenant de leurs plantations et de la chasse au cochon sauvage, sur la plage de Ranon (Ile Ambrym).

On reproche souvent aux Canaques leur paresse, mais il suffit d'aller visiter leurs plantations, car ce sont avant tout des agriculteurs, pour se rendre compte du travail considérable qu'ils fournissent pour établir et entretenir leurs jardins, parfois très éloignés des lieux qu'ils habitent. Je ne reviendrai pas ici sur leurs méthodes de culture, décrites dans ma précédente étude et qui leur permet d'obtenir une grande diversité de plantes comestibles. En dehors de leurs plantations, ces indigènes pratiquent également la cueillette dans la brousse, où ils se procurent encore diverses plantes alimentaires, des fruits sauvages, plusieurs espèces d'amandes, sans négliger non plus la récolte des champignons et de certaines fougères. On aurait cependant tort de croire que tous les arbres utiles de la forêt viennent au hasard et à l'état sauvage. Un grand nombre ont

été plantés intentionnellement et ont un propriétaire, quelquefois plusieurs même, chacun d'entre eux possédant une de ses branches.

Si ces insulaires ont une alimentation surtout végétale, ils ne négligent pourtant pas la chasse ni la pêche. Celle-ci, étant donné la pauvreté de la faune, se réduit, il est vrai, à peu de chose. Outre les cochons sauvages qu'ils capturent à l'aide de leurs chiens très nombreux, elle leur procure des roussettes et diverses espèces d'oiseaux. La pêche sur les récifs est plus fréquente que celle en mer libre. Même dans ce cas, ils s'écartent peu du rivage. La sagaie, maniée avec une grande adresse, est leur instrument de pêche préféré, surtout pour attraper les tortues dont ils recherchent également les œufs soigneusement enfouis dans le sable. Ils se servent aussi d'arcs et de flèches, munies de trois pointes,

qui possèdent une grande force de pénétration. Des filets, fort bien faits, sont parfois utilisés. A Pentecôte, un tabou exige que ce soit uniquement les hommes qui les préparent. Les femmes participent aussi à la pêche et récoltent le long de la plage et dans les anfractuosités des récifs coralliens une grande diversité de coquillages, depuis les mollusques les plus délicats jusqu'à d'énormes bénitiers dont on fait de grandes consommations à Aneitium. Elles ramassent également des oursins et toutes sortes de crustacés. Pour capturer ces délicieuses crevettes de rivières que sont les Palémons, les hommes les tirent à l'arc, avec une adresse rare, à moins qu'ils n'aménagent dans les torrents de

savants barrages ou encore qu'ils en détournent momentanément le cours, pour les ramasser alors à pleines mains.

Ils mangent aussi, à l'occasion, certaines catégories d'Insectes, en particulier les Phasmes, les Criquets, les Vers de bancoul qui sont des larves de Cérambidés.

C'est aux femmes qu'incombe le plus souvent le soin de préparer les aliments et elles le font avec beaucoup de soin. La cuisson se fait habituellement au four canaque, assemblage de galets volcaniques, que l'on est obligé, en certaines régions et sur les petites îles coralliennes, d'aller chercher fort loin, chauffés au moyen d'un grand feu de bois. Une fois les cendres retirées, les ali-



FIG. 11. — Dispositif adopté dans les villages d'Ambrym pour suspendre et conserver les ignames, d'une récolte à l'autre.



FIG. 12. — Préparation des aliments à Sekam (Ile Tanna). Les ignames, les fougères comestibles et le lait de coco sont enveloppés dans de grandes écorces qui sont ensuite cousues et placées sur des pierres chaudes.



FIG. 13. — Préparation de la cuisine dans un village du centre de Malekula.
Dans le fond, à gauche, des bambous servant au transport de l'eau et des inflorescences de roseaux qui se mangent comme des asperges.

ments, préalablement enveloppés dans de larges feuilles, et formant des paquets bien clos, sont posés sur les pierres chaudes et recouverts ensuite de terre ou de feuilles, cousues entre elles, de manière à conserver la chaleur. Ils cuisent ainsi à l'étouffée, plusieurs heures durant. J'ai toujours admiré la façon dont les femmes savent ouvrir leur four au moment voulu, bien que ce procédé ne permette pas de surveiller la cuisson qui ne laisse jamais à désirer.

Le plat canaque le plus habituel, le *lap-lap*, est une purée de banane, d'igname ou de taro, accompagnée de verdure et relevée de lait de coco et de petits piments, avec de la viande ou du poisson le cas échéant. Il se mange chaud, le soir, au moment du principal repas de la journée et froid, le lendemain matin, avant de partir à la chasse ou au travail des plantations. Pendant le reste de la journée, les Canaques sont constamment à grignoter quelque chose : des amandes, une igname, un taro, un morceau de fruit d'arbre à pain ou un épi de maïs grillés sur la braise. Ils ont un procédé très pratique pour conserver la viande pendant plusieurs jours et qui consiste à empiler celle-ci, une fois cuite, à l'intérieur d'un morceau de bambou que l'on fait ensuite réchauffer de temps à autre en le plaçant à proximité du feu. Dans certaines îles, comme à Tongoa, ils préparent un étrange fromage, d'une odeur épouvantable, en faisant fermenter pendant assez longtemps dans le sol le fruit de l'arbre à pain. S'ils ont un liquide à faire chauffer, comme ils n'ont en général pas d'autres récipients que des tiges de bambou dont les cloisons intérieures ont été enlevées, ou des coques de noix de coco, ils y placent un ou plusieurs petits cailloux brûlants, sur lesquels est versé le liquide, en général du lait de coco, obtenu en râpant, puis en pressant l'amande de la noix.

Le problème de l'eau est parfois assez délicat, les pluies étant aussitôt absorbées par le sol. Elles réapparaissent sous forme de sources, dans bien des cas seulement au niveau de la mer, dans la zone de balancement des marées et ne sont accessibles qu'au moment de la basse mer. C'est là que les femmes, venant souvent de fort loin, se procurent l'eau indispensable. Elles en profitent pour rapporter en même temps au village quelques bambous d'eau de mer, qui remplace ici le sel pour assaisonner les aliments. L'eau des sources du rivage, très buvable, est cependant légèrement saumâtre et les indigènes, qui y sont accoutumés, la préfèrent à l'eau de citerne que boivent les colons, trop fade à leur goût. Quand ils se trouvent à bord des cotres où l'on n'en utilise pas d'autre, ils prennent toujours la précaution de lui ajouter un peu d'eau de mer pour en relever le goût.

Les cases canaques ont un mobilier fort sommaire. Comme les indigènes ont l'habitude de se tenir accroupis à même le sol, les sièges font à peu près complètement défaut, sauf dans certaines maisons communes. Ordinairement ce sont simplement des troncs d'arbres qui en tiennent lieu. A Aoba cependant, dans un village au-dessus de Lombaha, j'ai vu à l'intérieur de l'une d'elles des vertèbres de baleine, d'une très belle patine, servir de sièges, et à Emua, dans le Nord d'Efate, des prismes de basalte, également très usés.

Le sol de l'habitation est en terre battue, sur laquelle sont étendues des nattes en fibres de Pandanus, très finement tressées et parfois joliment décorées, où l'on se couche pour dormir. Il n'est pas rare pourtant de trouver dans bien des régions une ébauche de lit, qui consiste en un cadre de bois, monté sur quelques piquets, afin d'être isolé du sol et sur lequel sont disposés des bambous écrasés recouverts de nattes.

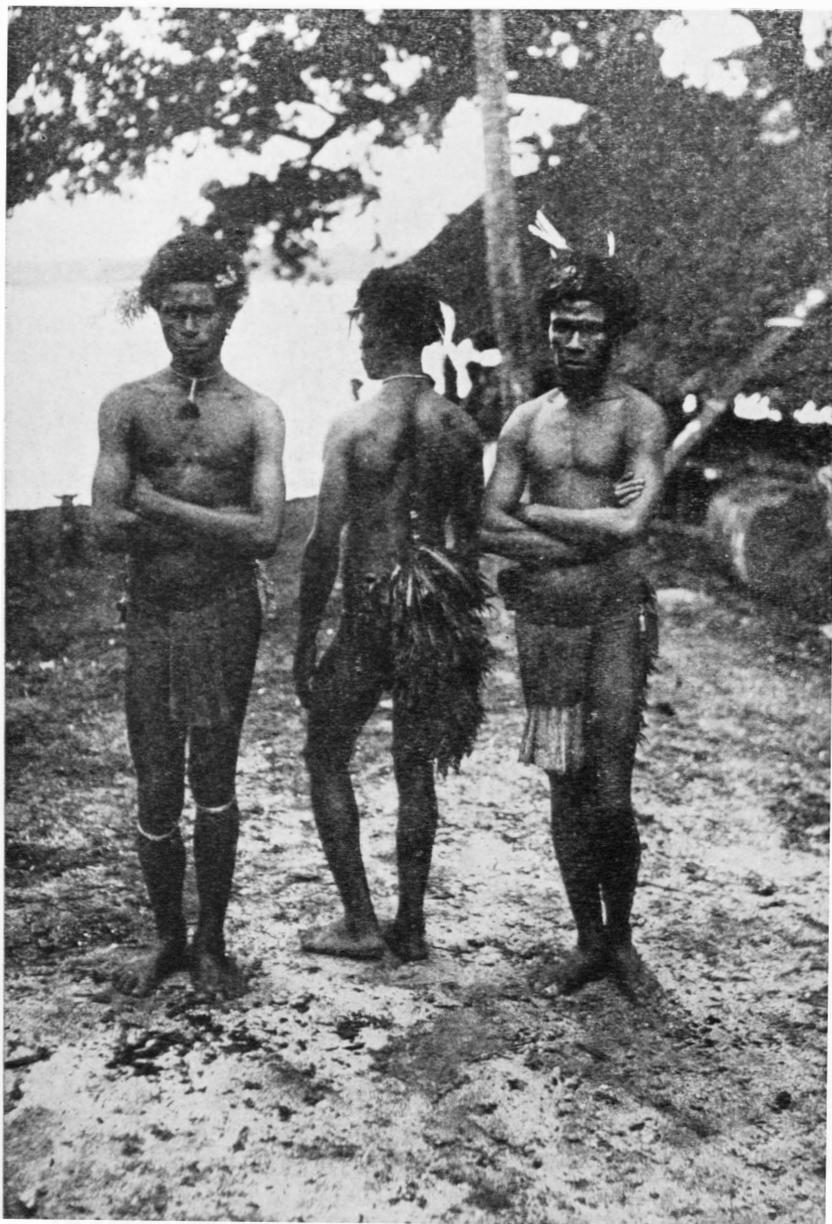


FIG. 14. — Indigènes Sakau du Nord-Ouest de l'île Santo.

Le matériel de cuisine est représenté principalement par de grands plats en bois, dont le modèle varie à l'infini. Ils servent à préparer et à manger le *lap-lap*. Ces plats sont souvent remarquablement sculptés et représentent fréquemment une tortue stylisée. Des plats d'un autre type, plus creux, des coupes et des bols, ordinairement faits à l'aide d'une demi-noix de coco et placés sur un support en fougère arborescente, afin qu'ils ne se renversent pas, sont employés pour préparer et boire le kava, préparé à l'aide de la racine du *Pipper methysticum*. Cette boisson, si répandue dans toute la Polynésie occidentale, a pénétré jusqu'aux Nouvelles-Hébrides où elle est le privilège exclusif des hommes. Il s'agit d'un breuvage légèrement stupéfiant, assez inoffensif quand il est pris en quantité raisonnable, mais qui produit, dans le cas contraire, un effet narcotique. Dans certaines îles (Tanna, Epi), les indigènes, pour l'obtenir, mâchent simplement la racine du Kava. Ailleurs (Pentecôte, Ambrym), ils l'écrasent à l'aide d'un morceau de corail et filtrent ensuite le liquide obtenu, après l'avoir additionné d'eau, à travers le tissu feutré qui enveloppe les jeunes feuilles du Cocotier.

Les insulaires de Santo ont de grands pilons très décoratifs pour écraser le fruit de l'arbre à pain, de curieuses cuillers dentées, taillées dans une coque de coco ; ceux d'Ambrym se servent de battoirs en bambou et de spatules en os. Les différents types de râpes employées sont d'une grande originalité. On en voit faites de coquillages, d'autres, avec des nervures rugueuses de palmier, des tiges de roseaux réunies par une cordelette en fibres de coco. Santo est la seule île où l'on fasse actuellement usage de poteries et encore celles-ci sont-elles uniquement fabriquées dans deux villages de la côte ouest. Cette

industrie devait être auparavant très répandue dans tout l'archipel, si j'en juge d'après les vestiges retrouvés un peu partout, mais certainement très anciens car les indigènes ignorent tout de leur origine.

Dans toutes les cases sont suspendus de nombreux paniers, dont la forme varie énormément d'une région à l'autre. On en trouve de toutes dimensions, depuis de minuscules, qui se portent attachés à la ceinture et font office de poches, et d'autres, beaucoup plus grossiers, en feuilles de cocotier nattées, servant au transport des noix. Ces paniers permettent de conserver les provisions, des plantes médicinales, des terres comestibles, consommées principalement dans les montagnes de l'île Pentecôte. Il s'agit d'argiles très pures ou de tufs volcaniques d'une grande finesse, dont on mange, de temps à autre, de menus fragments pour se mieux porter. On y trouve également des écheveaux de fibres de pandanus ou d'autres plantes textiles destinés à la confection des nattes et enfin une multitude d'objets hétéroclites. Le Canaque, très soigneux, conserve précieusement tout ce qu'il trouve, susceptible de lui servir une fois ou l'autre. Les morceaux de verre, remplaçant les éclats de bambou tranchant, lui serviront à se faire de fines incisions sur les arcades sourcillères afin de chasser les migraines, les vieux boutons feront des colliers pour les femmes, des vis rouillées conviendront parfaitement comme pointes de flèches.

On distingue encore, dans la pénombre des cases, des tas de bois pour entretenir le feu dont la flamme vacillante éclaire l'intérieur le soir et dont la fumée écarte les moustiques. En cherchant bien, dans les recoins, on trouvera des herminettes à lame de fer, celles en coquillage devenant, de plus en plus rares, pour façonner les mon-



FIG. 15. — Indigènes de l'île Pentecôte en train d'emmancher des herminettes.

tants des cases, sculpter les grandes statues ornant certaines places de danse et creuser les pirogues dont les balanciers seront fixés à l'aide de cordes en fibres de cocotiers absolument imputrescibles et dont la fabrication exige un long travail. On trouvera encore des sagaies, des arcs, dont la corde est en écorce de banyan, des flèches de différents modèles, destinées, suivant les cas, à abattre des roussettes, des oiseaux ou à prendre des poissons. On peut découvrir aussi des flèches empoisonnées, terminées par un os humain très acéré, ou, comme à Eromanga, par une brindille provenant d'un tronc de

fougère arborescente et tout aussi dure, dont on ne se sert plus guère aujourd'hui. Il en est de même du reste des casse-têtes, dont il n'existe pas moins d'une cinquantaine de types différents dans l'ensemble de l'archipel. L'extrémité par laquelle on les tient est parfois entourée de cheveux humains afin de ne pas glisser dans la main. Ces casse-têtes, que les Canaques portaient ordinairement accrochés à l'épaule par un lien solide en écorce de burao, tendent à devenir de plus en plus des armes d'apparat, remplacés maintenant par des fusils dont chaque indigène est armé. Ces armes à feu, en général assez

archaïques, sont moins dangereuses entre leurs mains que ne l'étaient jadis leurs propres armes, mais ils sont très fiers de les posséder et dans certaines îles, ne les quittent jamais, le chien étant toujours levé et le coup prêt à partir.

Même parmi les populations les plus farouches de Santo, d'Ambrym et de Malekula, je n'ai jamais vu un indigène m'interdire une fois l'entrée de sa case et s'opposer à ce que je l'explore en détail, dans l'espoir d'y découvrir un objet intéressant du point de vue ethnographique. Bien souvent les Canaques m'ont cédé ou échangé sans difficulté de fort belles pièces, d'anciens masques, de grandes statues, des pierres sculptées datant de plusieurs générations, mais ont refusé de me vendre des objets courants, dépourvus de valeur, tels que des paniers représentant à leurs yeux un travail beaucoup plus considérable que les œuvres d'art héritées de leurs ancêtres. Lorsqu'on visite une case, le dessous de la toiture est un endroit qu'il convient d'examiner attentivement car on peut y trouver, piqués ou suspendus, une foule d'objets intéressants, tels que des pierres à sortilèges, de petits bambous remplis de couleurs minérales dont on s'enduit le corps les jours de cérémonie, des instruments de musique et plus spécialement des flûtes en roseau de divers modèles, fort belles à Ambrym et Paama, où elles sont ornées de motifs pyrogravés à l'aide d'un fragment de coque de coco en ignition.

Sauf chez certaines populations un peu évoluées de la côte, le vêtement se réduit à fort peu de chose. A Malekula et dans les îles adjacentes, il est représenté par le *namba*, natte minuscule, d'une finesse extrême, ornée de bandes rouges transversales et se terminant par des franges plus ou moins longues. Ce *namba*, enroulé, sert d'étui pénien. A Malekula, les indigènes se divisent en

Big Nambas et *Small Nambas* suivant la longueur des franges qui terminent cette natte. Il peut arriver qu'elle soit remplacée par une simple feuille. Une large ceinture d'écorce rigide, enroulée autour des reins, maintient le *namba*. A vrai dire, elle joue moins un rôle vestimentaire que de protection. Haute de 15 à 20 centimètres, elle l'était encore davantage à l'origine et garantissait ainsi une partie du corps des coups de flèche et de sagaie, mais elle a perdu de son utilité depuis l'emploi des armes à feu.

Dans les îles du Nord, à partir d'Aoba, le vêtement masculin n'est plus le *namba*, mais une natte plus grande, très allongée, décorée de dessins rougeâtres, le *bari-bari*, qui tend malheureusement à être remplacé par un simple morceau de tissu. Cette natte, passée entre les jambes, maintenue à la taille par une étroite ceinture, retombe devant et derrière à la manière d'un petit tablier.

Les femmes, pratiquement nues chez les Sakaû de Santo, portent ailleurs, dans tout le Nord du groupe, une simple natte enroulée autour des reins. A Pentecôte, où elles les confectionnent avec habileté et les ornent de dessins carminés à l'aide d'une teinture végétale indélébile, ces nattes prennent le nom de *tchip*. Elles ne servent du reste pas seulement à se vêtir, mais sont également un signe de richesse et ont une valeur d'échange, de même qu'à Aoba, tandis qu'en d'autres îles, aux Banks en particulier, la monnaie indigène est représentée par des colliers de coquillages ou plus exactement par de petits disques perforés, obtenus en usant patiemment la coquille de certains mollusques. Ces colliers tiennent lieu dans bien des cas de ceintures. Ailleurs, la natte que portent les femmes est remplacée par une jupe de fibres végétales de provenances diverses. On la porte très courte à Ambrym, plus longue à Tanna et

Aneitium et traînant à terre à Eromanga. Elle atteint en outre ici une épaisseur considérable la faisant ressembler à une véritable crinoline.

Les indigènes du littoral qui n'ont pas encore adopté le hideux costume européen, les rendant si grotesques, se drapent dans un *manu* ou *lava-lava*, large bande de cotonnade d'importation, enroulée autour de la taille et nouée parfois avec une certaine élégance.

Hommes et femmes ont un goût très vif pour la parure, qui n'atteint cepen-

dant pas ici l'importance qu'elle a en Nouvelle-Guinée. Le tatouage, sauf à Santo et Aoba, ne joue pas un rôle très considérable. Il est pratiqué à l'aide d'incisions, obtenues au moyen d'un bambou tranchant, ou de piqûres faites avec des épines d'oranger enduites de suie. La perforation nasale, pour y introduire un ornement en coquille de tridacne ou plus fréquemment un simple bâtonnet, se perd en dehors de Malekula. Nombreux sont par contre les indigènes qui continuent à se percer le lobe de l'oreille, pour y introduire des an-



FIG. 16. — Dispositif adopté pour obtenir les dessins qui décorent les nattes servant de vêtements et de monnaie à l'île Pentecôte.

neaux spiralés ou de longues aiguilles en écaille de tortue. La déformation crânienne est pratiquée seulement dans le Sud-Ouest de Malekula et à Tomman. On l'obtient en plaçant sur la tête des nouveau-nés et des enfants un petit panier qui lui façonne une forme très allongée. Ces paniers sont changés et remplacés par d'autres, de plus en plus grands, au fur et à mesure de la croissance. A Santo, de même qu'à Malekula, les femmes en âge de se marier trouvent élégant de se briser les deux incisives du haut.

Habituellement les femmes ont les cheveux coupés toujours très courts et n'accordent guère de soin à leur coiffure. Il n'en est pas de même des hommes qui sont très fiers de la leur pouvant être volumineuse. La chevelure en boule domine, dans laquelle sont piqués de grandspeignessculptés en bois dur ou en bambou et pyrogravés, des fleurs, des feuilles, des plumes d'oiseaux, de minces nervures de cocotier qui leur servent à se gratter. Dans les montagnes de Tanna, les Canaques portent les cheveux démesurément longs et nattés, chaque natte étant minutieusement enveloppées dans des fibres de pandanus. Toutes sont réunies derrière la tête et forment dans le dos un chignon fort original rappelant une perruque du XVIII^e siècle. Une telle coiffure demande de longues journées de travail ; aussi, lorsqu'elle est terminée, la garde-t-on, sans y toucher, pendant une année entière et plus. Une coutume fréquente chez ces insulaires, consiste à enduire périodiquement leurs cheveux d'une bouillie faite d'un mélange d'eau de mer et de cendres ou de chaux, obtenue en calcinant des morceaux de corail. Elle a pour eux le double avantage de les blondir et de les débarrasser en même temps de leurs parasites. L'emploi de cette bouillie tend à être remplacé par celui de l'eau oxygénée facile

à se procurer dans les petites boutiques que la plupart des colons tiennent sur leur plantation.

Le port de la barbe est très répandu chez les Bushmen et contribue souvent à leur donner un aspect peu engageant.

Des coquillages, des dents de poisson, des canines de cochons recourbées et à Tanna, des morceaux de jade, polis et perforés, sont portés en colliers et en pendentifs. Les bracelets sont en écaille, en nacre, en bois, en noix de coco gravées à l'aide de dents de roussettes et en lianes tressées. Il est d'usage, dans certaines îles, à Ambrym en particulier, que les veuves portent, suspendus à leur cou, les bracelets, les pendentifs et les diverses parures de leur mari.

Il n'y a pas, dans l'archipel, de langue unique, mais une foule de dialectes ayant tous une origine malayopolynésienne. Ils diffèrent sensiblement entre eux d'une île à l'autre et aussi à l'intérieur d'une même île. Les indigènes ont souvent du mal à se comprendre d'un versant à l'autre d'une montagne ou entre contrées voisines. En moyenne, on ne parle pas moins de quatre dialectes distincts sur chacune des îles principales, davantage parfois. Les Européens éprouveraient les plus grandes difficultés à converser avec les habitants du pays s'il n'existait une sorte d'espéranto très pratique, le « bichlamar » qui ne comporte guère qu'une cinquantaine de mots, anglais en majorité, avec quelques termes français et indigènes. Le pittoresque du bichlamar tient à la façon dont les mots sont prononcés par les Canaques qui ne peuvent articuler certaines consonnes, l'*x* par exemple, et qui transposent fidèlement leur syntaxe dans ce curieux langage, très suffisant d'ailleurs pour exprimer à peu près tout ce que l'on désire, en usant continuellement de périphrases. Le bichlamar, d'un usage courant par-



FIG. 17. — Un avant de pirogue représentant un oiseau stylisé. Ile Vao.

mi les populations côtières, l'est beaucoup moins parmi celles de l'intérieur.

Les Néo-Hébridais n'ont jamais été pacifiés et vivent, en bien des régions, dans un état d'indépendance absolue. Il leur arrive encore parfois de se faire la guerre entre eux dans certaines îles, ce qu'ils considèrent surtout comme un sport. De nombreux meurtres ont été commis envers des Européens, au début de la colonisation, qui ont contribué à propager la réputation de sauvagerie et de férocité de ces indigènes. La fâcheuse renommée dont ils jouissent, pour être très répandue, n'en est pas

moins quelque peu exagérée et les recruteurs peu scrupuleux qui enlevèrent à maintes reprises des Canaques par ruse, pratiques heureusement de plus en plus rares aujourd'hui, afin de les emmener travailler sur d'autres îles et même hors de l'archipel, ont été responsables, en fait, de bien des crimes commis. Ces raptS engendrèrent des représailles sanglantes de la part des Canaques qui, ne pouvant exercer leur vengeance sur les vrais coupables en fuis, s'en prirent au premier blanc venu. Dans l'ensemble, ces insulaires ne manifestent pas d'hostilité envers les

colons établis dans leur voisinage, à condition, bien entendu, que ceux-ci s'abstiennent de se mêler de leurs querelles, respectent leurs usages, leurs croyances et leurs nombreux tabous et n'empiètent pas sur leurs terres.

Si les guerres sont encore assez fréquentes dans quelques parties du pays, on aurait tort d'en exagérer l'importance. Il s'agit le plus souvent de vendettas qui se traduisent par une guerre d'embuscade peu meurtrière et ne faisant en somme qu'un petit nombre de victimes. Cet état de choses entretient cependant une certaine insécurité à l'intérieur des grandes îles, telles que Santo et Malekula. Le cannibalisme, encore pratiqué de temps à autre dans ces mêmes îles, l'est toujours dans un but rituel. Ce n'est pas semble-t-il pour la simple satisfaction de manger de la chair humaine qu'une telle coutume se perpétue, mais bien pour exercer à fond une vengeance et peut-être aussi pour s'approprier les vertus d'un ennemi tué lors d'un combat ou à la suite d'un meurtre. Les femmes ne participent jamais à ces festins, dont elles ne font jamais non plus les frais, leur corps étant considéré comme impur.

Les Néo-Hébridais ont une organisation sociale complexe, mais la notion de tribu ne semble jouer chez eux qu'un faible rôle, à l'inverse de ce qui a lieu chez beaucoup d'autres peuples primitifs. La séparation des sexes est très marquée. Ainsi jamais les hommes ne prennent leurs repas en compagnie des femmes, ne circulent avec elles, et ces dernières, dans certains cas, n'ont pas le droit d'emprunter les mêmes sentiers qu'eux. La polygamie est de règle, mais n'est pas très répandue en pratique, actuellement du moins, car le nombre des hommes est partout nettement supérieur à celui des femmes. Elle est le privilège des plus fortunés, car c'est le mari qui verse ici le prix de la dot à la fa-

mille de la femme qu'il désire, marché nécessitant toujours de longues négociations. Ces transactions se règlent en général au moyen de cochons à dents recourbées, animaux de grande valeur, auxquels on ajoute habituellement quelques cochons ordinaires.

Le cochon est un animal auquel le Canaque, sauf dans les îles du Sud, attache un prix tout particulier et qui joue dans la vie sociale et religieuse de ces populations un rôle d'une importance considérable. On en fait un élevage intensif. Les cochons représentent pour ces indigènes une véritable richesse et dans bien des cas même leur seule fortune. On s'en sert comme d'une véritable monnaie et le plus souvent, dans chaque village, c'est celui qui en possède le plus grand nombre qui bénéficie de plus de considération. L'élevage de ces animaux est néanmoins pratiqué essentiellement en vue de cérémonies au cours desquelles ils seront sacrifiés. A cet égard, ce sont surtout les cochons à dents recourbées ou *pocas* qui sont le plus estimés. Il ne s'agit nullement d'une race spéciale, comme on l'a cru jadis, mais simplement d'animaux domestiques, dont on parvient à faire pousser certaines dents d'une façon démesurée. De couleur noire en général, le museau très allongé, ils ne descendent pas d'animaux qui auraient été introduits par le capitaine Cook, comme certains l'ont prétendu, mais ont vraisemblablement une origine malaise et se trouvent dans l'archipel depuis une époque plus reculée.

Pour obtenir ces fameuses dents recourbées, les indigènes choisissent exclusivement de jeunes mâles, dont les canines de la mâchoire inférieure, celles qui normalement doivent leur servir de défenses, sont susceptibles d'atteindre un grand développement, en s'enroulant sur elles-mêmes, si l'on a



FIG. 18. — Un maki, statue sculptée dans un tronc de fougère arborescente. Ile Ambrym.

soin de briser les dents correspondantes du haut, afin qu'elles ne soit pas gênées dans leur croissance. On parvient ainsi à avoir des cochons dont les dents font un, deux et exceptionnellement trois tours complets. Il faut, pour arriver à ce résultat, beaucoup de temps et de soin et de la part de l'animal, une grosse somme de patience et de douleur. Il est en effet presque inévitable, lorsque les dents sont sur le point d'achever leur premier tour, que leur extrémité perfore la mâchoire, parfois aussi leur propre racine, quand

elles s'enroulent sur un même plan, formant alors un anneau parfait. L'animal, que la douleur rend naturellement furieux, est maintenu attaché des années entières jusqu'à ce que ses dents atteignent la longueur désirée. Ces cochons sont ordinairement placés sous de petits abris où ils se trouvent seuls ou à plusieurs, chacun d'eux étant attaché à un pieu par l'une des pattes de derrière. Il n'est pas rare non plus que leur propriétaire, pour en prendre davantage soin, ne les installe à l'intérieur de leur propre case. Si ces ani-



Fig. 19. — Tambour dressé sur une place de danse de l'île Ambrym.

maux étaient laissés en liberté, ils pourraient être dangereux et risqueraient en tous cas d'abîmer leurs précieuses dents, volontairement, ou en cherchant leur nourriture. Des femmes sont donc chargées de veiller sur eux et de les alimenter en leur donnant du manioc, des bananes, des taros et des noix de coco. Il arrive cependant un moment où le développement de leurs dents les rend à peu près incapables de manger tout seuls et il faut alors les nourrir à la main, en leur donnant des aliments réduits en bouillie. J'ai entendu dire, mais n'ai pas été témoin du fait, que dans certaines régions de Malekula, des chefs désignaient, pour l'entretien

exclusif de chacun de leurs cochons les plus précieux, une de leurs femmes, chargée de mâcher préalablement leur nourriture! Malgré toutes les précautions, beaucoup de ces animaux meurent prématurément et ceci explique la valeur considérable qu'acquière les survivants. Dans le Nord de Santo, les indigènes élèvent, également en vue des sacrifices, des cochons hermaphrodites. En réalité, ceux-ci ne sont pas aptes à se reproduire et ce sont leurs mères dont on fait un élevage sélectionné.

Les sacrifices et les cérémonies qui les accompagnent ont lieu sur la place de danse, ombragée de magnifiques banians ou plus rarement entourée de

grands Cycas, comme dans certains villages de Pentecôte, près d'où se trouve toujours le *gamal*. De grosses pierres et des tables faites de dalles de corail et ressemblant à de petits dolmens, entourent ces places. A Vao et dans les petits îlots dépendants de Malekula, ces tables, servant aux sacrifices, sont surmontées d'une toiture ornée d'un grand oiseau de bois stylisé. Les Canaques ont le culte des ancêtres, et des statues, incarnant l'esprit des morts, se dressent tout autour de beaucoup de places de danse.

Un peu partout, mais à Ambrym en

particulier, les statues témoignent d'un véritable sens artistique de la part de ceux qui les ont sculptées. Faites dans de gros troncs de fougères arborescentes elles portent ici le nom de *maki*. Toutes représentent exclusivement des hommes, mais avec une tête toujours démesurément grosse, très stylisée, dont la bouche fait souvent complètement défaut. Les statues de Malekula, en bois dur, d'une facture toute différente, sont également très originales. Les colons européens se méprennent généralement sur leur signification et les appellent très improprement des tabous. En réalité, ces



FIG. 20. — Cochon à dents recourbées, élevé en vue d'un sacrifice. Ile Ambrym.

statues ne représentent nullement une manifestation matérielle du tabou, pour laquelle on se sert simplement de la feuille de Cycas, mais sont bien liées au culte des ancêtres. D'autres statues, plus hautes encore, mais ornées uniquement d'une tête, entourent les places de danse. Celles-ci servent simplement de tambour, car les troncs dans lesquels elles ont été sculptées, complètement évidés intérieurement, sont munis d'une longue fente longitudinale. Le son grave qu'elles produisent lorsqu'on les frappe se propage extrêmement loin. Les statues et les tambours dressés ne sont pas la seule expression de l'art néo-hébridais. Si certains masques de danse peints de couleur vives, ont des traits grotesques ou terrifiants, d'autres, à Pentecôte notamment, d'une grande sobriété et en même temps très expressifs, ont été réalisés par des artistes d'un goût très sûr.

Les sociétés secrètes occupent une place importante dans la vie sociale de ces indigènes. A vrai dire, ce sont surtout les buts et les pratiques de ces associations qui sont entourés de mystère et cachés aux profanes, car leurs participants sont connus de tous et bénéficient d'un prestige envié. Ces sociétés secrètes ont une hiérarchie très stricte, où le rôle des cochons à dents immolés

par chacun des membres joue un rôle très important. L'entrée dans l'association d'un nouvel adepte et l'accès à un grade supérieur sont accompagnés de cérémonies d'initiation, au cours desquelles les sacrifices de cochons tiennent une grande place. Chaque grade a son propre feu, qui est absolument tabou pour tous ceux appartenant à un autre rang et cela non seulement pour faire cuire un aliment ou se chauffer, mais simplement pour prendre une braise.

Les sociétés secrètes, en plus de leur influence dans la vie sociale, exercent un rôle religieux indiscutable, comme l'a fort bien montré M. E. Gaillard, un colon hébridais fort averti des coutumes indigènes. Elles tendent à apparaître, dit-il, comme une confrérie religieuse rudimentaire, dont tous les membres, grâce aux masques sacrés qu'ils revêtent lors des grandes cérémonies, jouissent d'un pouvoir surnaturel. Elles constituent une sorte de religion sans prêtre ou, si l'on préfère, dont chaque initié devient l'un des prêtres¹.

Toutes les photographies qui illustrent cet article sont de M. E. Aubert de La Rüe.

¹ E. Caillard. Les « N'Quatu ». *L'Océanie Française*, mai-juillet 1935.